

ARMAND PETITJEAN

**Combats
préliminaires**

nrf

GALLIMARD



*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1942.*

COMBATS PRÉLIMINAIRES

A tous ceux de mes camarades de combat que ces défaites préliminaires ont laissés assoiffés de victoire finale.

INTRODUCTION

Les deux premières parties des textes qui suivent étaient prêtes à paraître aux éditions de la N.R.F., en juin 1940, sous le titre : *La Guerre comme Destin ou comme Volonté*. Peu après qu'à Forbach un obus allemand eut détruit dans mon sac un manuscrit intitulé : *Nouvelle révolution française*, cependant qu'une grenade allemande m'arrachait la main droite, les dernières épreuves de ce volume furent successivement anéanties chez deux imprimeurs, dans les bombardements d'Abbeville et de Tours. Le destin, c'est-à-dire la puissance d'inertie de la France officielle en même temps que la force révolutionnaire de l'armée allemande : le destin semblait bien écraser une volonté qui exprimait pourtant, je le sais, les vagues besoins et les premières certitudes d'un nombre croissant de mes camarades.

De plus en plus dépouillé de toute vanité d'auteur, de plus en plus convaincu qu'est coupable et vain tout ce qui peut distraire de jeunes Français de la reconquête de la France,

à nouveau je me pose la question de savoir s'il faut disputer à l'oubli ces textes de circonstance, aussi manifestement torpillés par les événements. Je me pose cette question dans un pays qui, à quelques exceptions près, paraît avoir tiré d'une défaite sans précédent de nouvelles raisons de stupeur et d'attente. En une époque où foisonnent les leçons et les projets d'éternité, et les brochures dont autant en emporte le vent. Où des conservateurs nés, des petits bourgeois types, affolés par juin 1940, sont parvenus en quelques mois à vider de toute substance l'un des mots les plus riches de l'histoire de France : celui de Révolution. Alors que pour ma part, je mène le combat dans le dernier venu des mouvements de jeunesse.

Je relis ces textes, dont chacun me fut arraché par une crise de mon pays, dont chacun est un acte de rage ou de foi. Peut-être les Français d'aujourd'hui n'y trouveront-ils qu'invectives et désespoir. Peut-être ne verront-ils que « romantisme de l'action » dans cette recherche passionnée des moyens de rendre vie à l'un des plus beaux pays du monde, qui se meurt. Heureux encore s'ils ne me découvrent pas rapidement des mobiles moins désintéressés... Et d'eux je désespère en effet, qui ont perdu le sens de ce qui naît, grandit, ou passe, en même temps que de ce que peuvent des hommes, décidés à survivre et à remonter la pente de l'inertie. Mais jusqu'à ma mort, je croirai aux sources de mon pays, et que la France n'aime pas le

pard, et qu'elle sait reconnaître le véritable amour.

* * *

Eh bien oui, après tout, c'est un devoir d'en témoigner : il y a des garçons français qui n'ont pas attendu l'écroulement de leur pays pour vouloir passionnément qu'il se tînt debout. Depuis quatre ou cinq ans, ils suspendent leur vie personnelle, et parfois leur vie tout court, à cela qu'ils considèrent comme le plus grand bien : que les Français ne perdent pas toute commune mesure avec la merveilleuse France; qu'ils ne deviennent pas indignes de l'Occident, dont ils furent longtemps le principal moteur; qu'ils retrouvent en eux des sources de vie assez pures pour chasser des principes de mort chaque jour plus envahissants; et qu'enfin, dans la course et le charroi de la civilisation, ils ne se présentent pas comme des attardés, des éclopés, des écoeürés, des énervés, ou pire encore, des spectateurs : mais de front, et dans le groupe de tête.

C'est cette foi inextinguible en l'homme pour vouloir son destin qui nous a réunis dans le combat de l'entre-deux guerres comme dans celui de la guerre pourrie, et qui doit nous trouver plus résolu que jamais dans le combat de l'armistice, de loin le plus dur. J'en connais qui n'épousent pas la femme qu'ils aiment parce qu'il y a la révolution à faire. Toi, H. D., profondément catholique, tu as déjà sacrifié le réconfort de ton confesseur, tu as affronté les

vengeances d'une certaine politique religieuse qui met en avant des Brüning et des Dollfuss français, et les battus d'avance de la démocratie chrétienne internationale. Toi, mon cher Raymond, mon ouvrier du Nord, tu as échappé de justesse à l'Institut Marx-Engels où l'on t'eût préparé le brillant avenir communiste que la France officielle te conteste, et dans un camp de prisonniers, tu te livres sourdement à ta passion française. Toi, O. R..., déçu par les Volontaires Nationaux, les jours J et les heures H du colonel de la Rocque, tu n'accepteras pas de l'être une seconde fois par la Révolution Nationale. Toi, P. de M..., noble français qui il n'y a pas cinq ans n'eusses été occupé que de courses et de maîtresses et il y a cent cinquante ans d'émigration, tu as démissionné d'un Quai d'Orsay anti-national, tu as voulu faire la guerre comme deuxième classe. Toi, R. S..., te voilà en prison pour avoir cru que le devoir d'un jeune Français est de faire pour son pays la Révolution dont parlent tant de vieux. Mais c'est toi surtout que j'invoque, ombre de Richard, toi l'un des derniers exemples d'un prolétariat français qui fut conquérant : en plein bombardement, tu t'étais installé avec une caisse de grenades sur le toit de notre abri encerclé, et tu as dégagé — je vois encore le geste magnifique de ton bras, tout entier dressé contre l'étreinte ennemie — jusqu'à ce que mort s'ensuive. Toi aussi, A. G..., mon paysan de la Creuse, mon tireur au F. M., qui n'as pas une seule fois baissé la tête dans cet abri troué

d'éclats comme une passoire. Et comme une vague d'assaut parvenue à trente mètres nous criait : rendez-vous, comme l'on se battait à la grenade derrière toi, comme ton arme rougie s'enrayait, tranquillement, blessé déjà, brûlant tes mains, tu as réparé ton fusil-mitrailleur.

C'est à vous et à tous ceux de votre race que je dédie les pages qui suivent. Vous y démêlerez aisément des erreurs, des naïvetés qui furent aussi les vôtres. On n'a pas impunément vingt-cinq ou trente ans dans le plus vieux pays d'Europe. Mais vous y retrouverez deux points sur lesquels j'attire votre attention, plus particulièrement.

Tout d'abord, une passion occidentale intense. Que tous ceux qui s'y trouvent étrangers s'arrêtent à cette ligne. S'ils ne croient pas que notre destin soit de passer de la condition de créature au rôle de créateur, s'ils s'accrochent au dieu de la création naturelle et non point à celui de la recreation humaine, tout les choquera dans le présent recueil, et le métaphysique autant que le politique. Sur ce point, je n'ai jamais varié depuis mes dix-huit ans. La thèse centrale d'*Imagination et Réalisation* était que l'imagination nous projette le monde à l'état de nature, d'absolu; mais que les différentes techniques de la volonté, mobilisant une somme toujours croissante de forces naturelles, d'instincts animaux, de passions et de raisons humaines, nous permettent de posséder de façon toujours plus complète en le réalisant, en le reconstruisant, ce monde dont nous

n'avions de naissance que l'image. Le drame de l'Occident, dont chaque nation a ses mythes et ses techniques propres, consiste justement dans cette captation des ressources de la vie par les forces de l'esprit. Notre art, notre science, notre éthique, notre mystique n'en témoignent pas moins que la guerre ou la politique modernes. En vain les dégoûtés de la civilisation imploreraient-ils le repos, crient-ils à la barbarie, devant cette perpétuelle reconquête de l'homme sur lui-même et sur la nature. Les pays qui ont su engager dans leur foi profonde comme dans leurs combats quotidiens le maximum d'imagination et de réalisation ont tour à tour mené le train de l'Occident.

Aujourd'hui les femmes françaises, voyant partir leurs hommes pour la guerre, s'exclament : « Si c'est pas malheureux tout de même, au siècle où nous sommes ! » Et de même au siècle où ils sont, les Français moyens se navrent de la fin du pernod, les intellectuels de celle de leur « liberté absolue », nos braves antifascistes se croient en plein Moyen Age, nos dévots personnalistes en plein paganisme, nos honnêtes libéraux à la fin du monde ; au siècle où nous sommes, nos docteurs d'Action française assurent qu'ils ressusciteront Richelieu, et les bâtards des Jacobins, les Principes. Si au siècle où ils sont, les Français se trouvent en effet mal à l'aise, qu'ils invoquent donc moins l'époque que leur volonté amollie par tant de sentimentalisme ou de faux cynisme, par tant de lâchetés opportunistes et de raideurs

dogmatiques. Qu'ils considèrent plutôt si l'éducation qu'ils ont reçue de leurs pères, de leurs instituteurs, de leurs adjudants et de leurs curés les équipait pour tenir leur rôle dans le monde moderne. Ce siècle prend tout simplement la suite des siècles. Mais ces Français n'acceptent pas la succession de la France. Il n'y a pas cent trente ans, ils parcouraient l'Europe les armes à la main et se proposaient beaucoup moins d'être les spectateurs, les censeurs et les moralistes de l'histoire que ses protagonistes, par delà le bien et le mal... Le jour même de l'armistice, où je crois avoir touché le fond de ma détresse française, j'écrivais sur mon carnet d'hôpital : « Ce qui nous a manqué le plus, à nous autres Français, c'est l'équivalent de Nietzsche. » Il nous eût dit peut-être que ce n'est pas le monde entier qui glisse vers la folie, mais les Français pacifistes et petits bourgeois qui versent dans l'hérésie.

Mais voici le second point. Si j'avais pris dès l'abord conscience des forces qui, à mon sens, animent le drame de l'Occident, il m'a fallu longtemps, et de dures épreuves pour moi-même, et les pires pour mon pays, pour reconnaître à quel point les Français sont actuellement hors du jeu. Et par conséquent, combien le combat qui permettra de les y réintroduire devra être dur, averti, véhément. Les raisons de cet aveuglement sont multiples. En premier lieu, le besoin le plus tenace des jeunes gens est de retrouver dans le monde l'image de leurs pères, droite ou inversée. J'avais derrière moi

une lignée d'hommes dont la devise était : « Comtoué, rends-toué; nenni ma foué ! » J'avais tous les jours sous mes yeux l'exemple d'un homme qui sait rendre les coups qu'on lui porte et au besoin prendre les devants. Qui à n'importe quel moment de sa vie, ayant comme on dit aujourd'hui « la lourde charge d'une famille », s'est montré capable de sacrifier son avoir à sa liberté. Qui dans chacune de ses entreprises recherche beaucoup moins le succès que le libre jeu de toutes ses facultés. J'avais la candeur de croire que la majorité des Français ressemblait à mon père...

Deuxièmement, tout en subissant à ma puberté une véritable hypertrophie intellectuelle, comme tant de garçons de « l'élite française », je m'étais rapidement heurté aux cadres décadents de ce pays, soit dans le monde des affaires, soit à l'École Normale, soit au Quai d'Orsay. Après quelques instants d'avant-garde littéraire, j'ai alors suivi le chemin de tant de jeunes intellectuels, qui vont vers le peuple. (J'espérais plus ou moins consciemment y trouver les ressources humaines et les vertus françaises qui me manquaient dans ma classe de naissance). J'ai refusé la préparation militaire. J'ai voulu faire la guerre dans le rang et d'ailleurs je ne m'en repens pas. J'ai passionnément assisté aux débats politiques, à l'agitation des mythes de ces dernières années. Et comme il ne me suffit pas d'agiter des mythes, mais qu'il me faut les vivre et éprouver par moi-même s'ils ont valeur de conquête sur la réalité : j'ai vécu successi-

vement celui du prolo, du paysan et du soldat français. Expérience faite, je ne dis pas qu'ils soient dénués de toute vertu, ni même qu'il ne reste pas davantage de ressources dans le peuple de ce pays que dans ses élites.

Je constate simplement que l'ouvrier français s'est presque toujours embourgeoisé : les durs, les derniers petits-fils des communards, ceux que nous aurions tant besoin aujourd'hui de conquérir à la France se sont fait casser courageusement la gueule pour rien, en Espagne. Je constate que les vampires du XIX^e siècle et de la Troisième République ont attiré vers la ville les éléments les plus entreprenants de la classe paysanne. D'où l'incroyable routine de la campagne française que, sous prétexte de tradition, il ne faudrait tout de même pas nous donner en exemple : et l'injure de stérilité faite à l'une des terres les plus riches du monde. Quand il reste un chouan plein de sève, je me sens tout proche de lui, même si je me fusse battu contre lui en 93; mais combien en reste-t-il? En Normandie, parmi les bâtards alcooliques de l'une des plus fortes races de France, seuls les chevaux sont encore bien élevés. Je constate enfin — et nos amateurs de Mémorial auront beau faire, il serait cruel d'insister — que le soldat français n'est plus ce qu'il était. Non que les fils des combattants de Verdun se soient montrés incapables de courage. Mais le courage individuel n'est rien, s'il n'est pas sous-tendu par une volonté de lutte collective, s'il n'est pas actualisé par la conscience d'un peuple qui

combat pour son destin. Trois fois en trois jours, mon groupe franc a trouvé deux fois plus de volontaires qu'il ne lui en fallait pour, en pleine débâcle, faire des prisonniers inutiles. Mais de soldats d'élite pour détruire le matériel abandonné, aucun.

Bref, je n'attends plus rien de la masse (parmi laquelle je range, bien entendu, la grande majorité de notre bourgeoisie) que de la pétrir, avec un petit nombre de camarades, quels que soient leur origine et leur rang actuels, qui auront passé par des épreuves semblables. Mais il me fallait d'abord, né bourgeois, épuiser l'illusion des vertus populaires...

Enfin, j'ai cédé à la plus séduisante tentation, que nourrissent encore tant de « bons Français ». Elle consiste à juger les possibilités de ce pays en fonction de son passé, à poser en principe que les Français d'aujourd'hui sont à la mesure de la France. Pauvre France, que l'on proclame éternelle, sans rien faire pourtant pour qu'elle soit vivante. Admirable Minerve, écrasée sous une folie médiocre, dont nous sommes quelques-uns à vouloir qu'elle se relève un jour en vengeresse.

Certes, rien n'est plus aisé que de se gargariser d'histoire, de se réchauffer à la gloire des exploits accomplis, sans prendre aucun des risques de ce qui se fait. Il n'est pas un domaine de l'action ou de la pensée où ne se retrouve, en précurseur, un Français. Attention pourtant aux quelques faits suivants. Nos grands conducteurs de peuples, de Richelieu à Napo-

l'éon, durent toujours prendre à contre-pied les Français impatients et indisciplinés : ils n'invoquaient pas alors un tempérament national immuable, qui finit par n'être plus que la somme de nos mauvaises habitudes. — Une gloire comme celle de la France n'a pu passer sans laisser derrière elle ses traces éclatantes. Nos écrivains, les étrangers, ont encore les yeux pleins des rayons dont l'astre les éblouit : on confond aisément les images consécutives avec la vraie lumière. — Plus récemment nos précurseurs, de Rimbaud au père de Foucauld, furent constamment désavoués par l'ensemble des Français : ceux-ci n'ont presque jamais su exploiter les merveilles de leurs inventeurs. — Enfin, chose plus grave encore, les Français d'avant-garde, ceux qui conservaient en eux la mesure de la France, allaient accomplir leur destin loin du pays natal ou loin du commun : aux avant-postes du Sahara ou dans leur tour d'ivoire. Et de fait, qu'eût donné Mallarmé dans l'ordre de la réflexion commune ? Bournazel, Mermoz, Vieuchange, de quoi eussent-ils servi dans la métropole, sinon d'hommes-drapeaux pour le P.S.F. ?

Le mot qui de tous ceux de la langue française a mis le plus de temps à forcer mes lèvres, c'est celui de décadence. Pour échapper à l'évidence, je me suis réfugié dans tous les systèmes. Notamment, j'ai tenté de dire que l'idée de décadence était romantique et anti-française : n'avait de place chez nous qu'en littérature. Ou encore que les Français, moins

actuels que leurs voisins, avaient du moins leurs réserves intactes. Faibles dans la paix, ils se retrouveraient dans l'épreuve. J'invoquais le miracle de Verdun, essayant d'oublier que, comme tous les miracles, il nous avait coûté terriblement cher : et que les héros de la guerre, foudroyés, erraient depuis vingt ans comme des somnambules au bord de la catastrophe. Je parlais de vingt ans de sommeil quand il fallait dénoncer cent vingt-cinq ans d'incertitude, d'attente, et de division. L'épreuve de la politique, des voyages, de la caserne, de la guerre, l'examen de notre courbe de natalité, mon expérience aujourd'hui des garçons de 14 à 20 ans, physiquement inaptes pour la moitié d'entre eux, ont fini par forcer tous les tabous et par m'imposer cette vérité qui peut seule nourrir l'action féconde. Oui, le peuple des croisades, de Jeanne d'Arc, des guerres de la Révolution et de l'Empire est en pleine décadence. Il approche même de la fin, dans sa course à l'inertie. Et j'invite les sceptiques à assister aux visites médicales dans les centres de jeunesse.

* * *

Mais il serait vain d'affirmer cette foi occidentale et cette passion française, plus vain encore d'analyser cette longue série de déceptions publiques et d'illusions personnelles si l'on ne recherchait pas aussitôt les moyens d'engager foi, passion et expérience dans l'inertie française d'aujourd'hui.

Je ne prétends pas donner ici le dernier ou l'avant-dernier état d'une doctrine de révolution par la jeunesse : le moment du péremptoire en France me paraît dépassé, dans la mesure même où nous n'en sommes plus aux préparatifs intellectuels de la révolution. Je ne sais pas non plus si, sur les bases auxquelles je parviens à la fin de ce recueil, de jeunes Français peuvent dès maintenant mener leur combat avec chance de succès. Leur tâche est non pareille. Pour la première fois dans l'histoire de l'Occident, un pays ayant épuisé ses chances naturelles est contraint de se refaire par la volonté. Or justement les grands mouvements de l'histoire ne se font que lorsqu'une volonté humaine a rattrapé l'événement : et nous nous sentons encore opprimés, sinon écrasés par lui, l'écart entre nos espoirs et le résultat reste considérable, si même il s'amenuise. Nul doute que de nouvelles déceptions ne nous attendent. J'espère simplement que d'une pensée nourrie de foi, instruite aux faits et depuis quatre ans tendue vers l'action, ils pourront tirer des leçons sur les trois points essentiels de toute révolution : celui des chefs, celui du terrain où engager le combat, et sur les objectifs à atteindre. Je retrace à présent sur chacun de ces points la marche de ma pensée, à partir du moment où je décidais de faire corps avec la conception du monde que j'ai dite, de combattre pour elle, et par conséquent de payer pour elle le prix de bonheur, de liberté et de sang qu'il faudrait.

En mars 1938, sous le coup de l'Anschluss,

nrf

